

# ledélit

# VOTEZ

# OUI!

La Société des publications du Daily (SPD) organise un référendum d'existence cette semaine, entre le lundi 13 novembre et le jeudi 16 novembre, qui permettra de déterminer le sort du Délit et du McGill Daily. Les médias étudiants et indépendants sont une source importante pour le journalisme critique et le travail créatif sur n'importe quel campus – votez oui pour la liberté de presse, et sauvez Le Délit !

Pour plus d'info : [sauvonsledelit.ca](http://sauvonsledelit.ca)

Consultez vos courriels McGill,  
ou visitez [ssmu.simplyvoting.com](http://ssmu.simplyvoting.com)

THE  
**McGill Daily**  
ledélit

McGill DAILY ledélit  
**DPS SPD**  
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY  
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

## RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau B•24  
Montréal (Québec) H3A 1X9  
Téléphone : +1 514 398-6784

## Rédactrice en chef

rec@delitfrancais.com  
Mahaut Engérant

## Actualités

actualites@delitfrancais.com  
Léandre Barôme  
Lisa Marrache  
Sébastien Oudin-Filipecki

## Culture

articlesculture@delitfrancais.com  
Lara Benattar  
Sara Fossat

## Société

societe@delitfrancais.com  
Hortense Chauvin

## Innovations

innovations@delitfrancais.com  
Louisane Raisonnier

## Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com  
Hannah Raffin

## Coordonnatrices visuel

visuel@delitfrancais.com  
Alexis Fiocco  
Capucine Lorber

## Multimédias

multimedias@delitfrancais.com  
Grégoire Collet

## Coordonnatrices de la correction

correction@delitfrancais.com  
Éléonore Berne  
Thais Romain

## Webmestre

web@delitfrancais.com  
Mathieu Ménard

## Coordonnatrice réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com  
Dior Sow

## Événements

evenements@delitfrancais.com  
Madeleine Gilbert

## Contributeurs

Fari Sow, Samuel Ferrer, Margot Hutton, Alexandre Zoller, Boushra Sara, Clémence Auzias, Alexia Petit, Mahée Merica, Louis St-Aimé, Baptiste Rinner, Fernanda Mucino, Béatrice Malleret, Alina Lasry, Nathan, Prune Engérant, Abigail Drach, Charlotte Grand,

## Couverture

Capucine Lorber

## BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26  
Montréal (Québec) H3A 0E7  
Téléphone : +1 514 398-6790  
ads@dailypublications.org

## Publicité et direction générale

Boris Shedov

## Représentante en ventes

Letty Matteo

## Photocomposition

Mathieu Ménard & Geneviève Robert

## The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com  
Inori Roy n

## Conseil d'administration de la Société des Publications du Daily

Yves Boju, Marc Cataford (Chair), Marina Cupido, Mahaut Engérant, Ikram Mecheri, Taylor Mitchell, Inori Roy, Boris Shedov, Rahma Wiryomartono, Xavier Richer Vis

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés, incluant les articles de la CUP). L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

## Le Délit est entre vos mains

LARA BENATTAR, HORTENSE CHAUVIN ET DIOR SOW

Le Délit

Jusqu'au 17 novembre, chaque étudiant de l'Université est appelé à se prononcer au sujet de l'existence de la Société de Publication du *Daily* (SPD). Il s'agit de voter pour l'interruption ou le maintien de l'allocation semestrielle de 6 dollars par étudiant à la SPD (et 3.35 dollars pour les étudiants des cycles supérieurs), qui finance le *Délit* et le *McGill Daily*. Le référendum représente l'occasion de donner sa voix pour empêcher que d'autres ne s'éteignent. Vous avez entre vos mains l'avenir de deux des trois journaux du campus. Ce référendum, dont l'issue sera cruciale pour le destin de notre journal, nous donne l'occasion de réfléchir à notre identité et à notre place à McGill.

## Un Délit dans l'ombre

Il suffit de demander à un étudiant peu au fait de l'actualité journalistique étudiante s'il connaît le *Délit* pour se rendre compte que ce dernier est souvent considéré comme le parent pauvre du *McGill Daily*. «Oh, the *French Daily!*», répondra sûrement votre interlocuteur. Toujours dans l'ombre de notre grand frère anglophone, dépendant de lui au point de lui avoir emprunté son nom. Quant à ceux qui reconnaissent notre indépendance, nombreux limitent le *Délit* à sa noble mission de défense de la francophonie sur le campus.

Vraiment? Sommes-nous réduits à n'être qu'uniquement des défenseurs ardents de la francophonie? Notre existence sur le campus ne se justifie-t-elle que par le combat, certes louable, pour préserver la langue de Molière, Maalouf, Senghor, Glissant et Xingjian? S'il est indéniable que la langue française dans une université québécoise anglophone se doit d'être célébrée et défendue, limiter la portée d'un journal à son outil d'expression semble réducteur. La langue est importante, le message qu'elle porte l'est encore plus. Dans nos pages, le français est le moyen et non la fin: nous utilisons le français pour être journalistes, et non le journalisme pour parler français.

L'actualité récente a confirmé l'incompréhension de certains étudiants quant à notre travail. Dans le cadre des débats autour du référendum, de nombreux partisans du camp du Non, fermement remontés contre la ligne éditoriale du *McGill Daily*, ont suggéré que notre confrère nous utilisait comme un «bouclier» afin de parer aux critiques. Le *Délit* ne serait qu'un simple pantin, publication fantôme dont le seul objet serait de protéger son confrère.

## La francophonie, oui, mais aussi...

Le *Délit* ne peut pourtant pas se résumer à cette image de béquille francophone du *Daily*. Nous avons des idées, des âmes, des plumes. Nous mettons toute notre énergie à favoriser le débat d'idées sur le campus, à faire découvrir le journalisme aux étudiants francophones, à leur permettre de s'exprimer dans la langue avec laquelle

ils ont le plus d'aisance. Nous faisons office de lien entre la communauté québécoise et McGill, entre McGill et Montréal, où le français est essentiel pour comprendre l'actualité culturelle et politique. Nous permettons aux étudiants francophones venus d'ailleurs de mieux comprendre la ville qui les entoure et les événements qui l'animent.

Le *Délit*, c'est aussi une action collective, rassemblant des centaines d'étudiants impliqués dans sa création hebdomadaire. À défaut d'avoir un programme d'art visuel à McGill, nos pages Culture mettent en lumière le travail des artistes mcgillois. À défaut d'une formation en journalisme, nos sections Actualités, Société et Innovations donnent aux reporters en herbe un premier contact avec les défis du métier.

Le *Délit*, c'est un journal indépendant de l'administration mcgilloise, qui fait office de contre-pouvoir de l'AEUM, dont les faits et gestes sont décryptés avec attention par nos journalistes d'actualités. Ce sont des enquêtes sur des sujets qui nous touchent tous, de l'usage des drogues de performance à l'expérience des étudiantes travailleuses du sexe. Un espace où chaque étudiant peut exprimer librement son opinion et prendre part, à son échelle, aux débats d'idées qui forment le paysage intellectuel contemporain. Libéraux et conservateurs, marxistes et capitalistes, indépendantistes et fédéralistes, le *Délit* peut se vanter d'avoir su offrir un espace d'expression à chacun. Prônant l'échange des idées et des bons mots, avide de désaccords, ce n'est pas uniquement notre langue qui justifie notre existence, c'est aussi l'apport de notre ligne éditoriale au paysage journalistique mcgillois.

## Exister pour évoluer

La SPD unit le *Délit* et le *McGill Daily*, le français à l'anglais. Nos divergences éditoriales font notre force et reflètent la complexité des problématiques et des sensibilités mcgilloises. C'est cette diversité qui fonde notre importance sur le campus et la nécessité d'un vote. Oui. Nous reconnaissons cependant nos erreurs occasionnelles, qui font partie du parcours d'apprentissage des étudiants que nous sommes. Nous sommes ouverts aux changements que certains proposent, souvent de manière constructive, parfois sur la base d'approximations et, malheureusement, de fausses informations. Nos assemblées générales sont ouvertes aux propositions de refonte de nos procédures et de nos modes de financement. À ceux qui voudraient voter Non au référendum d'existence en signe d'opposition à certaines de nos positions, nous voudrions rappeler qu'il faut exister pour progresser, exister pour changer, que ce soit de contenu ou de ligne éditoriale. Nous voudrions également rappeler que le journalisme est essentiel à la démocratie et à la liberté d'expression. À son échelle, le journalisme étudiant joue un rôle similaire au sein du microcosme sociétal qu'est l'université.

C'est pour ces raisons que nous vous appelons à voter. Oui. Pour que vive le journalisme étudiant, mais également pour lui permettre de remplir sa vocation, celle de représenter le corps étudiant dans toute sa diversité et d'offrir une plateforme aux voix qui le composent. ☺

# ACTUALITÉS

actualites@delitfrancais.com

## En Bref...

### Les chiffres à retenir

# 17%

C'est le pourcentage d'étudiant·e·s mcgillois·es ayant voté·e·s au référendum d'automne de l'Association des Étudiants en premier cycle de l'Université McGill (AÉUM, *ndlr*). Parmi les motions ayant obtenu une majorité de oui, nous notons tout particulièrement celle qui vise à augmenter le quorum aux assemblées générales. Il faudra maintenant 350 étudiants pour commencer une assemblée générale de l'AÉUM. ☹

### À suivre...

Samedi 12 novembre, la veille de la grande manifestation contre la haine et le racisme, un groupe anonyme vandalise la statue de John A. McDonald, ancien premier ministre du Canada ayant contribué au génocide autochtone, en la recouvrant de peinture rouge. Plusieurs médias disent que cette statue a été ciblée de manière à dénoncer le colonialisme, le racisme, et la suprématie blanche. ☹

### Les mots qui marquent

« Les universités québécoises, censées être le lieu du savoir et du débat d'idées, manquent à leur devoir de protection de la liberté d'expression. »

C'est ce sur quoi les anciens membres du Délit s'accordent dans leur lettre ouverte publiée par *Le Devoir*. Cette lettre dénonce la précarité de la presse étudiante et souligne l'importance d'avoir un journal francophone dans une université anglophone. Elle explique consciencieusement pourquoi il faut voter OUI au référendum de la SDP (*DPS*, en anglais) prenant lieu jusqu'au 16 novembre. ☹

### Cette semaine:

### Évaluations de cours MERCURY

Les évaluations de cours MERCURY ont débuté ce lundi et seront ouvertes jusqu'au 23 décembre. Celles-ci permettent de donner conseils et avis sur les cours et les professeur·e·s que vous avez eu ce semestre de manière complètement anonyme. Le lien pour répondre à ces évaluations vous est envoyé par courriel. ☹

### À continuer...

### Groupe de travail sur le respect et l'inclusion dans la vie de campus

Ce Groupe de travail a pour mandat de recommander des mesures concrètes grâce auxquelles l'Université pourra déployer la mise en œuvre intégrale et efficace de ses valeurs fondamentales qui sont l'inclusivité, la tolérance et le respect, et ce, dans l'ensemble de ses activités, en mettant l'accent tout particulièrement sur la vie étudiante.

Le Groupe de travail sera formé de quatre membres du corps professoral (dont les coprésidents), de deux membres du personnel, d'un étudiant au premier cycle du campus du centre-ville, d'un étudiant au premier cycle du campus Macdonald et d'un étudiant aux cycles supérieurs. Chaque étudiant est invité à soumettre un texte de 300 mots ou moins dans lequel ils proposent deux ou trois mesures concrètes dont l'adoption favorisera la préservation d'un environnement respectueux et propice à l'épanouissement personnel. Aussi, les étudiants de nos deux campus seront régulièrement invités à exprimer leurs opinions dans le cadre d'une vaste consultation afin que la voix du plus



DÉCOUVREZ TOUT CE QUE LE PETERSON PEUT VOUS OFFRIR.

BUREAU DES VENTES  
405, RUE DE LA CONCORDE, AU 33<sup>e</sup> ÉTAGE (SUITE 3301)  
MONTREAL 514 904-8855

PLACE-DES-ARTS

LE PETERSON

LePeterson.com

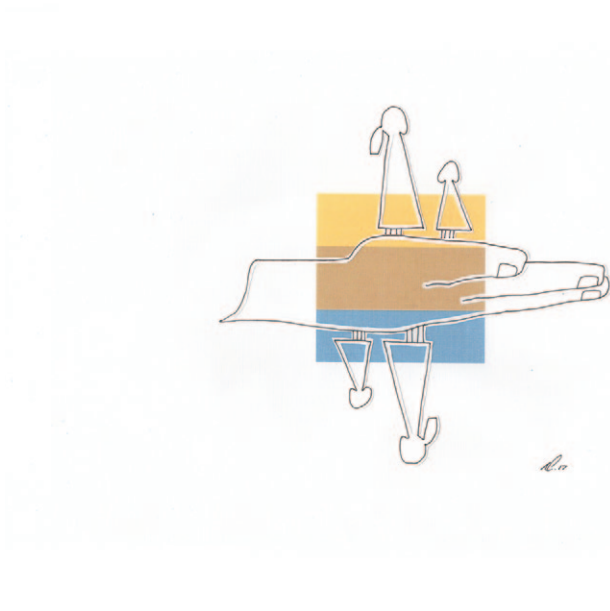
# À la queue leu leu

*Walksafe* commence un partenariat avec une garderie.

LISA MARRACHE  
Le Délit

**W**alksafe, service de raccompagnement de nuit à McGill, service qui ramène chez eux les étudiants ne voulant pas rentrer seul tard le soir, teste un nouveau programme d'accompagnement venant en aide au Service d'accueil du Centre Multi-ethnique Saint Louis.

Ce centre d'accueil à but non lucratif fait office de garderie pour les enfants de l'école primaire FACE et pour les résidents de Milton-Parc, permettant à de nombreux parents d'avoir un organisme de confiance s'occupant de leurs enfants en fin de journée. Ce service, ayant fêté ses 25 ans cette année, est entièrement financé par les parents. A cause de frais trop élevés, son système de transportation amenant les enfants venant de FACE au centre en bus a dû être coupé l'année dernière. Les enfants doivent donc marcher huit pâtés de maisons, ce qui prend entre 30 à 45 minutes à pied pour se rendre à leur garderie.



NATHAN

## Bénévoles à temps plein

Jason Prince, président du Service d'accueil, explique que l'idée de demander de l'aide à *Walksafe* lui est venu en repensant à ses années mcgilloises.

Ayant lui-même été étudiant dans notre université, il a déjà utilisé *Walksafe* et en connaît donc sa fiabilité. Cette ressource démontre un intérêt tout particulier pour Jason car, grâce à l'aide de volontaires, elle permet

de réduire les coûts du centre d'accueil. Avec un total de 60 enfants à accompagner chaque jour, Jason explique que d'après les ratios québécois, il faut 5 à 6 adultes pour superviser les enfants durant le trajet. 3 à 4 étudiants mcgillois se portent volontaires chaque jour, ce qui permet au service d'accueil de faire des économies conséquentes.

Dani Arellano, vice-présidente à la sensibilisation de *Walksafe* et coordinatrice de ce projet, explique qu'elle fut ravie d'être approchée par le Service d'accueil. D'après elle, c'est une opportunité d'honorer le mandat de *Walksafe* en offrant leur service à toute personne en ayant besoin à Montréal. Sa seule crainte en commençant ce programme était d'augmenter la charge de travail des membres de son équipe.

Pour remédier à cela, elle a décidé ne pas rendre cette responsabilité obligatoire: chaque bénévole de *Walksafe* a la possibilité de participer au programme s'il le veut mais n'a aucune contrainte. De plus, il est

maintenant possible au membre de *Drive Safe* de participer au programme; tous les étudiants étant prêts à faire une courte formation peuvent s'y joindre aussi.

Dani participe à la marche chaque lundi et dit adorer ce moment de sa semaine. Elle trouve les enfants adorables et attachants. Elle aime prendre part à cette activité qui change de son quotidien.

## A l'année prochaine

Une fois la période d'essai terminée, *Walksafe* et le Service d'accueil du Centre Multi-ethnique Saint Louis évalueront en décembre les résultats de cette initiative. Etant donné le succès actuel de cet essai, Jason et Dani s'accordent tous les deux pour dire que leur partenariat continuera sûrement avec la signature d'un contrat pour l'année à venir.

Si ce service de raccompagnement vous intéresse et que vous aimeriez faire partie de *Walksafe*, envoyez un courriel à [executive@walksafe.ca](mailto:executive@walksafe.ca). ☺

# Délit de faciès

Les mcgillois débattent sur les violences policières et le profilage raciale.

FARI SOW

**M**ercredi 8 novembre, *Media@McGill* et le *Black Students' Network* organisaient une table ronde afin d'engager une discussion autour des violences policières et du profilage racial au Canada et aux États-Unis. Parmi les invités d'honneur, Desmond Cole, militant et journaliste, venu témoigner d'histoires poignantes sur la violence et le racisme à Toronto. À ses côtés, les auteurs Robyn Maynard et Andrea Ritchie nous parlent de leurs ouvrages nouvellement publiés — «*Policing Black Lives*» et «*Invisible No More*», respectivement — et de leurs expériences à Montréal et aux États-Unis. Rachel Zellars, membre de la Faculté d'Éducation à McGill, présidait l'événement.

## Un panel d'intervenants

Maynard ouvra discussion sur l'histoire du racisme à Montréal, rappelant que le fondateur même de notre Université, James McGill, était «propriétaire» d'esclaves. Pour elle, les racines de cette violence remontent au temps de l'esclavagisme et,



contrairement aux idées reçues, n'est pas un problème typiquement américain. Elle affirme que les violences raciales sont banalisées et font partie du décor pour la plupart, à travers le ciblage des femmes noires par les services sociaux et les discriminations dans les écoles.

Andrea Ritchie continue la discussion et argumente sur la violence faite en particulier aux femmes noires et autochtones. Citant un nombre conséquent de cas de femmes agressées et/ou arrêtées par la police alors qu'elles

étaient elles-mêmes en détresse, Ritchie accentue le fait que les cas de violence sur les femmes transsexuelles et les agressions sexuelles ne sont pas inconnues des forces de l'ordre.

Desmond Cole prend alors la parole et délivre des témoignages bouleversants sur les nombreux cas de violences policières contre les minorités à Toronto, où, dans une très grande majorité des cas, les assaillants ne furent jamais reconnus coupables. Ces récits troublants réduisent la salle au silence. Il insiste d'autant plus

sur le fait que le budget consacré à la police à Toronto est l'un des plus importants. Pourquoi, se demande-t-il, doit-on toujours envoyer un homme armé régler le moindre conflit, même pour une simple plainte de tapage nocturne? L'armement de la police en toute circonstance, selon Cole, n'est pas nécessaire. Rachel Zellars approuve et invite les membres du public à s'avancer et à s'exprimer.

## Questionnement étudiant

On questionna Andrea Ritchie sur le sujet de son livre et sur son choix de se concentrer sur les femmes. À ce sujet, elle insiste sur le fait que, pour la majorité, les violences raciales ne concernent que les hommes, et que les femmes sont souvent oubliées ou non considérées dans l'histoire, d'où le titre de son livre, «*Invisible No More*». Robyn Maynard, quant à elle, répond à la question sur l'importance de l'histoire de l'esclavagisme et du racisme. Elle souligne de plus que les personnes noires sont depuis longtemps associées avec la notion de crime, mais, selon elle, le seul crime qu'on pour-

rait leur attribuer serait le simple combat pour la liberté et l'égalité. En rappelant que le droit de vote pour les populations noires ne fut attribué qu'en 1960 au Canada, elle conclut que cette violence banalisée est en grande partie expliquée par l'histoire du pays.

## Un débat à continuer

Nos trois invités terminent en expliquant que le problème n'est pas une simple histoire de «majorité contre minorité», mais plutôt une affaire de pouvoir lorsqu'il s'agit de répondre aux conséquences de ses actes. Pour reprendre les mots d'Andrea Ritchie: «Pour un policier, le bleu de l'uniforme prend toujours le dessus quelle que soit la couleur de sa peau». Ils insistent sur les violences faites par les femmes et autres minorités en position de pouvoir qui sont souvent pardonnées grâce à leur position. Enfin, ils affirment que toute communauté se doit d'alimenter le débat sur le racisme pour mettre fin aux stéréotypes, et que chacun se doit d'évaluer individuellement l'humanité de son prochain en toute circonstance. ☺

# C'est fort en café

Le campus se déchire sur la question du travail.

SAMUEL FERRER  
*Le Délit*

**A** lors que l'apolitisme politique étudiant continue de créer des tensions au sein du campus, les principaux journaux de McGill semblent jeter un voile d'ombre sur la véritable polémique du moment.

Il n'est pas étonnant que la presse mcgilloise ne désire pas s'exprimer sur le sujet en question quand on sait que la simple mention dudit problème suffit à créer des émeutes.

En témoignent les célèbres *sit-in* qui ont eu lieu chaque jour cette semaine, vers les environs de midi, à la cafétéria de l'Association des étudiant·e·s en premier cycle de l'Université McGill (AÉUM, ou *SSMU* en anglais, *ndlr*), où de nombreux·ses étudiant·e·s se sont assis·es sur les chaises prévues à cet effet.

Cependant, *Le Délit*, dans sa neutralité radicale, n'a pas peur de prendre position et de choisir un camp — sans pour autant délaisser l'autre.

C'est ainsi que ce journal a enquêté sur la question qui fâche: vaut-il mieux travailler à la bibliothèque ou dans un café?

À l'origine, tout était clair

Pour comprendre la véhémence issue d'une telle question, il faut revenir aux sources de la dichotomie bibliothèque/café: «Aux origines, tout était clair. À la bibliothèque on étudiait et on lisait des livres, et dans un café on parlait et on buvait du café», m'indique Unmakia Tosoja, pro-

fesseuse émérite de l'Université, spécialiste en Histoire de la torréfaction. «Or, avec l'arrivée des cafés à emporter et les avancées technologiques, les bibliothèques ont commencé à contenir, en plus de salles d'études silencieuses, des espaces où il était possible de parler et d'amener sa boisson chaude. C'est là qu'on trouve la source du problème. L'étudiant·e de base avait perdu ses repères.»



Entre confort et ambiance

En résulte les tensions actuelles. D'un côté, les partisan·e·s de la bibliothèque affirment que ce lieu institutionnel a depuis toujours eu pour vocation de promouvoir l'apprentissage: «Quand je suis entouré de livres, j'arrive vraiment mieux à me concentrer sur mon écran», m'explique un élève de troisième année en Histoire des Lettres, qui préfère rester anonyme pour des raisons évidentes d'anonymat. «En plus, si je veux boire un truc, il y a toujours la possibilité de se délecter d'un café hors de prix dans un

sous-sol bétonné. Je ne reste même pas seul puisque je peux dire bonjour à quelqu'un toutes les deux minutes. Je ne vois pas ce qu'on pourrait demander de plus!». Il est difficile de rétorquer quoi que ce soit à cet argument.

Il est vrai que les salles silencieusement grises de McLennan offrent une atmosphère d'étude joviale qui sied à bon nombre de nos collègues universitaires.

Or, c'est précisément ce silence que les adeptes des cafés montréalais dénigrent: «Je ne vois pas l'intérêt d'avoir du silence quand on peut être entouré d'une multitude de conversations et de bruits ambiants, comme le bruit constant d'une machine à expresso, tous aussi apaisants les uns que les autres. De plus, nous aussi on a des cafés hors de prix, on ne les trouve pas que sur le campus, mais dans une multitude d'endroits à tendance *hipster* du plateau Mont Royal. Au moins, en allant toujours au même café à trois rues de chez moi, je m'intègre dans la vie québécoise!», me rétorque Camille Smoussi-Keille.

Une méthode ambitieuse

Il semblerait donc que les deux partis soient irréconciliables. Cependant, tout n'est pas perdu puisque qu'une troisième alternative est en cours d'élaboration.

Ce projet ambitieux développé par un groupe d'étudiant·e·s du premier cycle viserait à ne pas travailler du tout, simplement: «Le meilleur moyen de résoudre le problème était d'enlever l'élément contentieux, c'est simple, mais il fallait y penser. De plus, le fait de ne pas travailler n'empêche pas de se plaindre de la quantité de travail que l'on doit faire. C'est gagnant-gagnant», m'explique la directrice du projet.

Il ne vous reste donc maintenant qu'à choisir votre camp. ☹

« Il est vrai que les salles silencieusement grises de McLennan offrent une atmosphère d'étude joviale qui sied à bon nombre de nos collègues universitaires »

2018 16<sup>e</sup> ÉDITION

## PRIX DU LIVRE POLITIQUE

DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE DU QUÉBEC



APPEL DE CANDIDATURES  
**14 500 \$ en bourses**

DATE LIMITE : **26 janvier 2018**

L'Assemblée nationale récompense les auteurs de mémoires et de thèses portant sur la politique au Québec.

Pour information  
[assnat.qc.ca/prixlivrepolitique](http://assnat.qc.ca/prixlivrepolitique)

[assnat.qc.ca/mediassociaux](http://assnat.qc.ca/mediassociaux)



THE  
**McGill Daily & ledélit**  
vous disent 500 fois merci !

**Avec votre généreux soutien, nos deux levées de fonds ont permis d'amasser au total plus de 500 \$ pour le Foyer pour Femmes Autochtones de Montréal.**

**Demeurez à l'affût pour participer aux prochaines activités de la SPD !**

STAN  
BROOKE

APPARTEMENTS-BOUTIQUE  
INTELLIGENTS ET ÉVOLUÉS.  
CENTRE-VILLE MONTRÉAL.  
EN LOCATION  
MAINTENANT.

[stanbrooke.ca](http://stanbrooke.ca)

STANBROOKE 2061 STANLEY MONTRÉAL 1 514 835 6868



# Le long chemin vers la vérité

L'Enquête nationale sur les femmes autochtones disparues ou assassinées publie son rapport.

MARGOT HUTTON  
Le Délit

Mise en place de manière indépendante en septembre 2016 par le gouvernement, l'Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues ou assassinées vise à analyser et comprendre les diverses injustices qui ont été — et qui sont toujours — faites aux femmes autochtones.

Un rapport intérimaire explique la tournure de cette étude, et les pistes à venir.

Plus que de simples enjeux

Ce rapport aspire principalement à «établir des fondations qui permettent aux femmes et aux filles autochtones de retrouver le pouvoir et la place qui leur reviennent». Ce faisant, la commission s'engage à respecter les coutumes des communautés visées lors du processus.

L'enquête cherche fondamentalement à «découvrir la vérité, honorer la vérité et donner vie à la vérité».



CAPUCINE LORBER

Or, cette tâche s'avère compliquée compte tenu du nombre de personnes concernées.

Clarté et transparence

En plus de présenter des découvertes basées sur l'analyse de différentes entreprises provinciales, avec une approche se focalisant sur des aspects spécifiques de cette enquête natio-

nale, le rapport définit aussi ses mots clés, et est entrecoupé de témoignages.

Connor Spencer, Vice-présidente (v.-p) aux Affaires externes de l'Association des Étudiants en premier cycle de l'Université McGill (AÉUM, ou SSMU en anglais, *ndlr*) affirme que ces derniers ont leur importance. En effet, les personnes touchées hésitent souvent à parler.

Ces témoignages sont donc la preuve que ces femmes ne sont pas seules, que d'autres ont vécu et souffert des mêmes sévices. C'est une preuve que l'enquête a déjà des résultats concrets.

La large définition des «femmes et filles autochtones», qui s'étend aux membres de la communauté LGBTQ+ avec des origines autochtones, est aussi un point d'inclusion très positif, selon la v.-p. Spencer.

but d'informer le public en question, il aurait été plus judicieux de faire un document plus concis pour mettre en avant les objectifs et les étapes à suivre.

De plus, Connor Spencer ajoute qu'il faudrait présenter ce rapport aux communautés concernées, leur donner les outils nécessaires pour l'aborder, et mener des consultations publiques par rapport aux différents enjeux. Par ailleurs, ce rapport démontre

« Ces témoignages sont donc la preuve que ces femmes ne sont pas seules, que d'autres ont vécu et souffert des mêmes sévices »

Manque d'accessibilité

Cependant, l'un des grands défauts de ce rapport est sa densité et toujours selon la Vice-présidente aux Affaires externes, le fait qu'il n'est pas forcément accessible à tous. Certes, il est surtout destiné au gouvernement, mais il a été rendu public. Dans le

qu'il est nécessaire de faire des investissements afin de réduire les problèmes socioéconomiques touchant ces communautés, ce qui s'avérerait très coûteux pour le gouvernement fédéral, acteur indispensable au bon déroulement de la totalité de cette procédure. Trudeau tiendra-t-il ses engagements? ☹

QUÉBEC

## Projet de loi 151

Le gouvernement québécois tente d'encadrer les relations professeur-étudiant.

ALEXANDRE ZOLLER  
Le Délit

Dès septembre 2019, les établissements d'enseignement devront mettre en place des mesures visant à encadrer les relations plus qu'amicales entre étudiant et professeur.

Ce projet de loi, que l'on doit à Hélène David, ministre québécoise de l'Enseignement supérieur et de la Condition féminine, vise dans l'ensemble à lutter contre les violences sexuelles à l'université et tout problème de conflit d'intérêt qui pourrait en découler.

L'objectif de cette mesure n'est pas d'interdire ces relations, mais bel et bien de les encadrer afin qu'elles n'aient pas de répercussions sur le parcours universitaire de l'étudiant. Ce projet compte sur trois éléments pour mener à bien une telle politique.

Tout d'abord, le gouvernement du Québec imposera aux établissements de mettre en place «un code de conduite visant notamment à encadrer les liens trop intimes, amoureux ou sexuels qui peuvent s'établir entre un étudiant et une personne ayant une influence sur le cheminement de ses études» comme

l'annonce le texte de loi.

Le deuxième pilier de cette politique repose en partie sur un socle qui pourrait être bancal. En effet, à l'issue de telles relations, le professeur serait tenu pour responsable d'en informer un supérieur hiérarchique qui s'assurerait que l'étudiant-e ne croise plus son chemin, en tout cas d'un point de vue académique. Cette initiative qui ne repose que sur le bon vouloir de l'intéressé semble peu crédible.

Enfin, la ministre précise que des «formations obligatoires» auraient lieu, aussi bien pour les dirigeants que pour les étudiants. De plus, les victimes pourraient entreprendre des démarches auprès d'un bureau spécialisé.

Où en est McGill?

Bien que certaines universités, à l'instar de McGill qui traite ce point dans son règlement sur les conflits d'intérêt, aient pris des mesures, ce thème reste néanmoins négligé par d'autres universités telles que celles de Laval ou de Montréal qui indiquent, cependant, qu'elles comptent agir dans un avenir proche comme le révèle le journal *Le Devoir*.

Que penser de ces mesures?

Bien qu'une étape importante pour le Québec semble sur le point d'être franchie, certains points laissent perplexes les différents acteurs des milieux de l'enseignement et de la lutte contre les violences sexuelles. Les fondatrices de Québec contre les violences sexuelles, Mélanie Lemay et Ariane Litalien, pensent qu'il faudrait, tout simplement, interdire les relations plus intimes entre professeur-e-s et étudiant-e-s. Au contraire, l'Université de Laval, par la voix de sa porte parole, a affirmé dans un article du *Devoir* que les interdictions ne sont que rarement efficaces et rejoint la ministre de l'enseignement supérieure dans sa décision de permettre à l'étudiant d'avoir accès à toutes les ressources nécessaires pour que ces relations n'influent pas sur son parcours. Enfin, créer un système qui reposerait sur la bonne foi du professeur peut paraître douteux pour les étudiants, d'autant plus si des enjeux familiaux et professionnels influent sur sa prise de décision. La loi 151 sera promulguée en 2020 et aura alors l'occasion de faire ses preuves. ☹

PRUNE ENGÉRANT



# Manifestation contre le racisme

Plus de 60 groupes manifestent à Montréal contre la haine et le racisme.

Ce dimanche 12 novembre à Montréal, durant plus de deux heures, 5000 personnes ont marché de la Place Émilie-Gamelin jusqu'à la Place du Canada pour manifester contre toutes formes de xénophobie. À Montréal et de partout ailleurs au Québec, des manifestants se sont déplacés pour se réunir contre la haine et le racisme qui se propagent de plus en plus depuis quelques années. Une tendance qui prend de l'ampleur non seulement au Canada, mais aussi aux États-Unis et en Europe avec, entre autres, l'élection de Donald Trump, l'émergence de groupes d'extrême-droite populistes et xénophobes et de groupes ultralibéralistes. Les causes qui ont mené à cet appel à manifester sont nombreuses: le racisme, l'inégalité systémique et les actes d'islamophobie qu'on voit se mettre en place ici même au Québec en font partie.

## Tous ensemble

Au point de départ, quelques porte-paroles de l'événement ont partagé avec l'immense foule leur position et leur combat dont Marlihan Lopez — afro-féministe, organisatrice communautaire et co-vice-présidente de La fédération des femmes du Québec —, Stacey Gomez — militante féministe, antiraciste et membre de Solidarité sans frontière — et Anas Bouslikhane — militant antiraciste, membre de Solidarité sans frontière et du Collectif de résistance antiraciste de Montréal. Ils ont pris le micro pour dire «non» au racisme et à l'islamophobie d'État. Ils ont dénoncé les paroles et les actes racistes dans l'espace public, dans les médias et dans le monde politique au Québec vis-à-vis des personnes les plus marginalisées. Ils ont mentionné les

multiples actes qui ont pris place au cours des dernières années, comme la Charte des valeurs de 2013, la proposition et l'annulation d'une commission sur le racisme systémique, l'attentat à la grande mosquée de Québec en janvier ainsi que de nombreux autres événements racistes et islamophobes.

## Loi 62

D'après les intervenant-e-s, l'exemple le plus récent et le plus flagrant d'islamophobie d'État est l'adoption de la loi 62 visant les femmes portant la niqab ou la burqa, qui se cache derrière le concept de la neutralité religieuse et de faux semblants de sécurité et de promotion de la libération des femmes. Ils disent que cette loi conduit à l'exclusion, l'isolement et la stigmatisation de ces femmes et rend pour elles certains espaces publics hostiles et non sécuritaires. La loi 62 est fortement rejetée par les manifestants, tout comme le racisme, le colonialisme, le machisme, la transphobie et toutes les formes de haine véhiculées par l'extrême droite. Les groupes présents sont d'accord pour dire que les mesures prises par le gouvernement, telle que la loi 62, visent à distraire des problèmes urgents et primordiaux comme le capitalisme, la disparition des services publics et les mesures d'austérité.

La marche s'est terminée devant la statue de John A. Macdonald, un des architectes du génocide des peuples autochtones et un des pères fondateurs des pensionnats fédéraux, sur laquelle a été renversée dans la nuit de samedi au dimanche de la peinture rouge. Des manifestant-e-s ont grimpé sur le monument et ont brandi une banderole en signe de protestation contre le colonialisme. ☺



« À Montréal [...], des manifestants se sont déplacés pour se réunir contre la haine et le racisme qui se propagent de plus en plus depuis quelques années »

PHOTOS PAR  
ALEXIS FIOCCO  
*Le Délit*

TEXTE PAR  
BOUSHRA SARA

## Le narcissisme, épidémie moderne

Quelles sont les conséquences du narcissisme pour notre société?

ANNABELLE DE CAZANOVE

Le Délit

Dans *La Culture du Narcissisme*, Christopher Lasch constate la diffusion progressive aux États-Unis, depuis la seconde moitié du vingtième siècle, d'un phénomène, ou plutôt d'une épidémie sociétale, nommée narcissisme. L'historien américain soutient que le narcissisme — en tant que phénomène — est né de la naissance de l'individu. L'épidémie narcissique se manifeste selon lui dans une société composée d'individus infantilisés, développant fantasmes, espoirs délirants, puis frustrations, ces dernières censées s'apaiser par le biais de la psychanalyse.

Le philosophe Alain Laurent rappelle heureusement que le terme «individualisme», parce que générique, a beaucoup souffert de distorsions et banalisations. Il assure que l'idée fondamentale derrière l'individualisme est belle. Au sein d'une société individualiste (à l'opposé d'une société communautariste), la personne n'est ni plus ni moins perçue et pensée comme autonome et libre. En bref, l'individualisme, c'est oser penser par soi-même, pour reprendre la formule d'Emmanuel Kant. En réalité, Lasch ne se fait pas exactement le pourfendeur du Moi, au contraire. Comme le résume Nicolas Rousseau, Lasch formule le paradoxe suivant: c'est la célébration exacerbée du moi qui entraînerait en fait un effondrement de ce dernier.

### Le mythe de Narcisse

Le mot «narcissisme» nous vient de la Grèce antique, époque durant laquelle le mythe de Narcisse a évolué. Il s'est probablement d'abord transmis à l'oral, puis à l'écrit, et s'est cristallisé grâce au récit détaillé d'Ovide dans *Les Métamorphoses*. En congruence avec le mythe d'Ovide, le Larousse définit le narcissisme comme un «amour excessif porté à l'image de soi». Narcisse ne tombe pas exactement amoureux de lui-même, mais plutôt de son reflet, qu'il pense être celui de quelqu'un d'autre. Ovide écrit sur Narcisse: «il est saisi par l'image de la beauté qu'il aperçoit. Il aime un espoir sans corps, prend pour corps une ombre. Il est ébloui par sa propre personne et, visage immobile, reste cloué sur place» (3, 315).

La narration du mythe ne laisse ainsi pas penser que Narcisse se savait amoureux de lui-même. Narcisse mourra néanmoins de son amour. Un devin l'avait d'ailleurs

prédit: l'enfant connaîtrait la vieillesse, pourvu qu'«il ne se [connût] pas». Se connaître l'aura finalement conduit à sa mort.

### L'approche freudienne

L'approche du narcissisme en tant que fait sociétal est très récente. Le narcissisme est d'abord une pathologie, et se différencie de l'égoïs-

début du vingtième siècle en lui conférant une origine positive. Il décrit le narcissisme comme étant un stade de développement nécessaire, durant lequel le bébé investit d'abord sa propre personne, encore peu différenciée de l'autre. Le bébé en vient à investir son Moi ou son «je social», qu'il découvrira en se regardant dans un miroir. Progressivement, il comprend que

Psychanalytique de Paris, Bernard Penot explique ainsi que le narcissisme se manifeste suite à un défaut d'investissement éprouvé au départ, d'une blessure narcissique, qui se transformera plus tard en souci de soi exacerbé.

### La psychanalyse, une pratique narcissique?

Si le narcissisme est une étape fondamentale de la construction de l'individu, le narcissisme en tant que connaissance de soi, exploité par le mythe originel d'Ovide, peut néanmoins être interrogé. Selon Lasch, cette compréhension exacerbée de sa propre personne, dans le sens d'une adéquation avec sa propre psychologie, illustrée par la pratique de la psychanalyse, est en effet périlleuse.

La psychanalyse est la cure prescrite au sujet moderne par excellence. Selon Lasch, cette méthode de traitement est cependant intrinsèquement problématique, car c'est une pratique tournée vers l'intérieur, qui ne vise pas à dépasser la simple satisfaction organique de l'individu. En se soignant par la psychanalyse, l'individu reste dans une logique autocentrée qui ne favorise pas son développement en tant qu'être humain. C'est la raison pour laquelle Lasch voit la religion comme une cure plus bénéfique que la psychanalyse, précisément car elle transcende l'individu et ses bassesses matérielles. La pratique de la religion, de part certaines obligations qu'une quête de Dieu requiert, sublime les pulsions, et ce faisant, contribue au développement de l'individu. En tendant vers un idéal externe, on ne se «soigne» plus, mais on s'étend et progresse.

### Une infantilisation de la société

Sans avoir mené aucune espèce d'enquête empirique, je ne peux m'empêcher de voir une corrélation entre la recherche obstinée d'un «équilibre mental», d'un «bien-être mental» et le narcissisme. La seconde moitié du vingtième siècle, dans les pays occidentaux, s'est caractérisée par l'aboutissement de médecines avancées, l'avènement d'une société des services, le grossissement des métropoles, les nouvelles technologies, le tout changeant notre rapport au temps et générant du stress. Un exemple évocateur de cette culture de masse que Lasch donne est celui de la publicité, laquelle encourage le développement du narcissisme. La publicité, marque de fabrique de la société

moderne, depuis les panneaux publicitaires jusque sur nos écrans, nous promet toutes sortes de satisfactions, qui généralement ne se réalisent pas, et se traduisent souvent en frustrations et angoisses. Lasch soutient que l'individu développe alors un mécanisme de défense psychique: il se crée des fantasmes sur sa propre personne, sur son passé, son futur afin de contrer ces images qui le dérangent.

Une «culture de protection» se met alors en place en réponse à ces malaises. Selon Lasch, elle a cependant l'effet inverse de celui promis. Au lieu de protéger l'individu, les pratiques thérapeutiques liées à la santé mentale se répandent, et par conséquent, un nombre croissant d'adultes est infantilisé, n'est plus tenu responsable, et se disqualifie. Par définition, infantiliser signifie empêcher l'atteinte de la maturité. Il devient alors évident qu'une conséquence plus fondamentale de l'infantilisation est le frein au développement de soi, de perfectionnement en tant qu'être humain. De manière décisive, une société infantilisante ne peut produire de bons parents ou de bons travailleurs.

### Connais-toi toi-même?

Face à un tel plaidoyer contre la société moderne, supposée narcissique, on ne peut s'empêcher de penser: vivrait-on plus heureux, pourvu qu'on se connût pas, ou plutôt, qu'on se connût dans le sens du «Connais-toi toi-même?». A tort attribuée à Socrate, cette expression exhorte en fait l'Homme à connaître ses propres limites, le rappelant à l'ordre des choses. Dans la lignée de Lasch, qui dénonçait dès les années 1980 une société fabricant des individus autocentrés, le philosophe Alain Cugnot souligne que le narcissisme peut avoir des conséquences néfastes chez l'adulte, car il nourrit une volonté perpétuelle de se faire cautionner par un autre dans son existence. Une telle définition critique du narcissisme a une vraie valeur humaine: contrairement aux pratiques nous poussant à être des Narcisse modernes, obsédés par notre propre reflet, l'approche de Cugnot incite à sortir de soi, à se projeter vers l'extérieur. Elle nous invite à respecter et considérer l'autre sans pour autant le vénérer, à se développer en tant qu'humain sans attendre une quelconque gratification extérieure. A l'opposé de Narcisse, elle nous convie à résister à la fascination que nous avons pour notre image et à tourner notre regard vers les autres, plutôt que vers nous-même. ☉



« En se soignant par la psychanalyse, l'individu reste dans une logique autocentrée qui ne favorise pas son développement en tant qu'être humain »

me en tant que comportement irrationnel et non-réfléchi. L'égoïsme est le fait de choisir rationnellement de faire passer son intérêt en premier. À l'inverse, le narcissisme est une maladie qui se caractérise par une carence en estime de soi, menant le sujet malade à chercher satisfaction en se voyant reflété dans l'attention que lui porte autrui.

Freud redéfinit le terme au

ce reflet lui correspond; il se représente alors corporellement, première étape de sa construction sociale (le «stade du miroir» de Lacan). Pour aboutir à son moi social et articulé, l'enfant a besoin d'être investi, autrement dit, d'être aimé. Au contraire, un manque d'amour peut avoir des conséquences importantes sur la psyché de l'enfant. Médecin et membre titulaire de la Société

# Sauver la presse francophone

40 ans après sa naissance, *Le Délit* risque de disparaître.

Les universités québécoises, censées être le lieu du savoir et du débat d'idées, manquent à leur devoir de protection de la liberté d'expression. Sans presse libre et indépendante au sein des universités, cette liberté d'expression ne devient que façade. Nous demandons aux dirigeants de l'Université McGill d'abolir la mesure exigeant la tenue d'un référendum quinquennal sur les frais de cotisation de 3\$ par session que chaque étudiant est tenu de payer aux journaux étudiants, *Le Délit*, *The McGill Daily* et le *McGill Tribune*.

Nous pensons que cette mesure fragilise la liberté d'expression au sein de l'Université tout en marginalisant davantage les voix minoritaires, telles que les voix francophones qui sont représentées par *Le Délit*, le seul journal francophone de l'Université McGill. Nous demandons à l'administration de l'Université d'abolir cette obligation qui précarise la francophonie et les journaux étudiants sur le campus.

## McGill néglige sa francophonie

Né sous le lys en 1977, *Le Délit* est la publication sœur du *McGill Daily*, créé en 1911, le plus vieux journal étudiant du Québec. Les

deux rédactions forment la Société de publication du Daily (SPD), un organisme indépendant et à but non lucratif. Ce sont les éditeurs du *Daily* qui, lors des débats de la loi 101 sur le bilinguisme, ont reconnu la nécessité d'un journal entièrement francophone. Conséquemment ils créèrent *Le McGill Daily français*, notre actuel *Délit*. Leur motivation était simple: favoriser l'entente entre les deux solitudes.

À l'image des deux groupes linguistiques majoritaires du Québec, le *Daily* et *Le Délit* ont grandi dans l'interdépendance. Deux journaux, deux équipes, deux lignes éditoriales mais un seul bureau et une même vocation: proposer une presse libre et indépendante aux étudiants de l'université.

Jusqu'au 16 novembre, les étudiants doivent se prononcer sur la survie de ces deux institutions pour le référendum quinquennal. Un peu plus tôt ce mois-ci, le conseil législatif de l'Association des étudiants de l'Université McGill (AÉUM ou SSMU, en anglais, *ndlr*), a voté contre une motion de soutien au référendum d'existence de la SPD. Ce désaveu de la part des élu·e·s étudiants prouve leur absence de considération pour la francophonie à McGill.

Les francophones représentent pourtant 20% du corps étudiant, lequel est bilingue à plus de 50%. Pour tous ceux-là, *Le Délit* est un porte-parole et un acteur majeur de la vie étudiante. Dans ses pages, il couvre la scène et les coulisses de la politique étudiante mcgilloise, montréalaise et québécoise, désespérément cantonnée à la sphère anglophone. Dans la communauté, il joue un rôle prépondérant en co-organisant notamment la Francofête, une semaine de célébrations de la francophonie sur le campus. Il est aussi le représentant de McGill au sein de l'association de la Presse étudiante francophone (PrEF) et a remporté le prix du meilleur journal étudiant du Québec décerné par les Amis du *Devoir*. Ainsi, *Le Délit* relie nos étudiant·e·s francophones, parfois enfermés dans la *McGill bubble*, au reste du Québec.

## De l'importance de la presse étudiante

Au cours de ces dernières années, les journaux étudiants mcgillois ont été d'utiles lanceurs d'alerte sur le campus. Agressions sexuelles, dysfonctionnement chronique des services de santé

mentale, précarité ou encore malnutrition étudiante, autant de sujets mis en lumière par le *Délit* et *The Daily*.

Par ailleurs, en l'absence d'une école de journalisme à McGill, les journaux étudiants compensent et forment à chaque année des dizaines de mcgillois·e·s au journalisme en français et en anglais.

L'imposition de ce référendum menace les rédactions étudiantes comme une épée de Damoclès. Au lieu d'assurer leur fonction, elles se voient régulièrement contraintes d'allouer leurs maigres ressources à une campagne de survie. De plus,

cette campagne devient en quelque sorte permanente, tant il faut se plier à la majorité et au bon vouloir des groupes de pression du campus. Comment, dans ces conditions, assurer la liberté de la presse et le fonctionnement même de la démocratie dans notre communauté étudiante?

Nous comptons sur la bonne volonté de l'administration de l'Université McGill pour mettre fin à ce système référendaire qui précarise les journaux étudiants et met en péril la seule voix francophone, indépendante et libre du campus. ☹

## Signataires

Ronny Al-Nosir, chef de section innovations, automne 2016

Joseph Boju, rédacteur en chef, 2014-2015

Julia Denis, rédactrice en chef, 2015-2016

Inès Dubois, coordinatrice réseaux sociaux, 2014-2016

Céline Fabre, chef de section culture 2015-2016

Ikram Mecheri, rédactrice en chef, 2016-2017

Magdalena Morales, coordinatrice multimédias, automne 2016

Chloé Mour, cheffe de section culture, automne 2016

Matilda Nottage, coordinatrice multimédias, 2015-2016

Esther Perrin Tabarly, cheffe de section société, 2015-2016

Théophile Vareille, éditeur de section actualités, 2015-2017

Arno Pedram, responsable multimédia *Le Délit*, hiver 2017, éditeur culture *The McGill Daily*, 2017-2018

# LE DÉLIT RECRUTE!

7 postes sont à pourvoir pour le semestre d'hiver 2018  
Nous recherchons:

1 responsable de la  
PRODUCTION

2 éditeurs  
ACTUALITÉS

1 éditeur  
CULTURE

1 éditeur  
SOCIÉTÉ

1 responsable de la  
CORRECTION

1 coordinateur  
MULTIMÉDIAS

## QUAND ?

Les élections auront lieu dès 9h du matin le dimanche 19 novembre 2017 dans les bureaux du Délit, salle B-24 du bâtiment Shatner (locaux de l'AÉUM)

Les lettres de motivation (pas plus d'une page) sont à envoyer à [rec@delitfrancais.com](mailto:rec@delitfrancais.com) avant le vendredi 17 novembre minuit



## QUI PEUT PARTICIPER ?

Pour être éligible il vous faut:  
3 points de participation accumulés grâce à vos participations au Délit et/ou vos participations aux soirées de production du lundi soir

Pour plus de détails envoyez un mail à [rec@delitfrancais.com](mailto:rec@delitfrancais.com)



Comme chaque année, en collaboration avec le Département de langue et littérature françaises, le *Délit* publie des textes d'étudiants en cours d'apprentissage du français. Cette année, ces étudiants ont choisi de s'exprimer sur le phénomène des fausses nouvelles.



# La bataille contre les fausses nouvelles

DANIEL GARABITO

La majorité des adolescents doit travailler à temps partiel ou pendant l'été pour gagner de l'argent. Cependant, des jeunes Macédoniens ont trouvé une façon plus amusante d'obtenir plus qu'un salaire minimum, mais des milliers de dollars par jour: la publication de fausses nouvelles. Ces jeunes ont créé des centaines de sites web pendant la campagne électorale américaine, durant laquelle ils publiaient des fausses nouvelles soutenant Donald Trump. Ces jeunes ont découvert que leurs articles sensationnalistes pro-Trump attiraient plus de clics et donc, leur permettaient d'acquiescer jusqu'à trois mille dollars par jour de publicités. Ce phénomène n'est pas limité à la Macédoine. Les fausses informations envahissent désormais les réseaux sociaux, la télévision et le

web. Est-il possible d'échapper au monde des faits alternatifs?

Qu'est-ce que c'est une fausse nouvelle?

Jeff Yates, journaliste spécialiste en fausses nouvelles, les définit comme «une information qui est soit carrément fausse, soit détournée, exagérée ou dénaturée à un point tel qu'elle n'est plus véridique.» L'objectif des auteurs de ces nouvelles est de générer des clics et partages pour faire du profit, induire en erreur les lecteurs afin d'atteindre un objectif politique ou économique, ou simplement se jouer de la confiance des lecteurs. Les fausses nouvelles pullulent dans les médias, à tel point que le Forum Économique Mondial les a catégorisées comme un de plus grands dangers menaçant l'humanité.

Les réseaux sociaux, terrain fertile pour les fausses nouvelles

La majorité des fausses nouvelles se trouvent sur les réseaux sociaux, spécifiquement sur Facebook et Twitter, car il n'y a pas de contrôle sur les publications des utilisateurs. Cette information est alarmante car une étude, conduite par CEFRIQ, a indiqué que 74% des Québécois entre 18 et 24 ans utilisaient ces réseaux sociaux pour s'informer. Par ailleurs, les réseaux sociaux comme Facebook ont des algorithmes désignés pour nous présenter des informations qui nous intéressent, en se basant sur nos partages antérieurs. Malheureusement, cet algorithme nous pousse à cliquer sur les liens des fausses nouvelles et nous attire dans un piège. Néanmoins, Facebook est conscient de cette problématique et est en train de tester une fonctionnalité qui avertira les utilisateurs si l'article qu'ils veulent partager est considéré faux par plusieurs vé-

ficateurs. Même s'ils décident de le partager, un message apparaîtra pour prévenir leurs amis de la fiabilité de l'article.

Pourquoi tombe-t-on dans le panneau?

Cependant, la fonctionnalité de Facebook sera un coup d'épée dans l'eau car la nature humaine nous pousse à donner moins d'importance aux faits quand on lit un article en phase avec nos opinions. Le fondateur du site de fausses nouvelles WDNB explique que le succès de son site était basé sur ce comportement humain: «Tu peux inventer un peu tout et n'importe quoi et les gens vont y croire. Honnêtement, c'est un peu inquiétant quand tu te rends compte de ça». Par ailleurs, une étude effectuée par le département de Marketing de l'université de Columbia a démontré qu'on est

moins susceptible de vérifier une nouvelle qui a été partagée par des milliers de personnes. On souffre de l'effet du spectateur: nous sommes moins vigilants, parce que nous espérons qu'un autre lecteur l'aura déjà fait ou signalé pour nous.

Y a-t-il une solution?

Étant donné que nos opinions personnelles affectent notre perception de la vérité, les vérificateurs en ligne ne nous empêcheront pas de tomber dans un piège. Cependant, le gouvernement a un rôle important à jouer dans cette lutte contre les fausses nouvelles. Il faut qu'il promeuve l'éducation des citoyens afin qu'ils aient un esprit critique quand ils lisent des nouvelles. Enfin, ils doivent éviter la chute de confiance dans les médias traditionnels et s'assurer que ceux-ci restent idéologiquement séparés du gouvernement. ☹

## Fausses nouvelles, vrai problème

FFION HUGHES

«Le chef de Daesh exhorte les musulmans américains 'soutenir Hillary Clinton!'. Pendant la dernière élection présidentielle des États-Unis, un article avec ce titre choc s'était répandu parmi le public américain. Avec près de 522 000 vues sur les réseaux sociaux, on doit certainement croire qu'il dit la vérité, non? Étonnamment, ce n'est pas le cas: cet article compte parmi les milliers qui propagent des «fausses nouvelles». Il est vrai que ce phénomène mensonger n'est pas nouveau. Cependant, avec la montée des réseaux sociaux, il est devenu de plus en plus courant. Il est maintenant difficile de déterminer si ce qu'on lit est vrai, ou s'il a l'intention de duper le lecteur. Les fausses nouvelles posent pourtant une menace majeure à la société contemporaine.

Semer les graines de la division sociale

Ces mensonges qui se présentent comme de vraies nouvelles agrandissent les clivages dans notre société. Les fausses nouvelles permettent aux gens de croire à une réalité qui confirme leurs opinions, augmentant la polarisation de la population sur les enjeux politiques et sociaux. Un article à propos des viols commis par des Arabes à Francfort – une assertion qui n'avait aucune graine de vérité – a, par exemple, attisé la haine envers les immigrants en Allemagne. Nous

pouvons désormais consommer des articles complètement en harmonie avec nos perspectives politiques; par exemple, un sondage réalisé par Pew Research en 2014 a déterminé que 47% des conservateurs qui trouvent des actualités politiques sur Facebook voient surtout des informations qui confirment leurs partis pris. En conséquence, des personnes crédules se nourrissent intellectuellement avec des informations qui leur

plaisent, même si ce sont des mensonges. Ce problème contribue à la xénophobie.

Miner le processus démocratique

Bien que les fausses nouvelles soient difficiles à quantifier en raison de leur nature abstraite, on sait qu'elles ont un impact explosif sur la politique.



ABIGAIL DRACH

L'élection américaine de 2016 est un exemple typique. Les articles faux étaient partout, comme un article (partagé 6 millions de fois) qui prétendait qu'on avait découvert des milliers de votes frauduleux pour Clinton. Des «trolls» russes ont également répandu des informations favorables à Trump sur Internet. Un de ces trolls a admis dans une entrevue que son rôle était «de faire changer l'avis des personnes simples d'esprit». Donald Trump a également publié

sources de revenus pour ces auteurs, ont pris des mesures pour minimiser l'argent qu'ils donnent aux «journalistes» de désinformation. Ce n'est cependant pas assez pour résoudre le problème.

La vérité n'est pas facile

Comment pouvons-nous naviguer en cette ère de fausses nouvelles? Les mensonges qui nous entourent polarisent la société et

« Les mensonges polarisent la société et endommagent notre démocratie, tandis que leurs instigateurs en profitent »

une variété de mensonges, affirmant que le père de son opposant Ted Cruz avait joué un rôle dans l'assassinat de JFK. Dans un tel climat de «post-vérité», il est impossible pour le public de voter de façon informée.

Les profits s'accroissent

Pour comprendre pourquoi les fausses nouvelles sont si répandues, on doit se pencher sur les raisons économiques qui incitent les gens à les écrire. Grâce aux publicités, on peut gagner des milliers de dollars en écrivant des absurdités. Paul Horner, un producteur de fausses nouvelles sur Facebook, s'est vanté qu'il «gagne 10 000\$ par mois de AdSense», tandis que Cameron Harris a gagné 22 000\$ durant l'élection américaine. Google et Facebook, qui étaient des grandes

endommagent notre démocratie, tandis que leurs instigateurs en profitent; on ne peut donc pas les ignorer. Bien qu'il n'y ait aucune solution facile (car la censure violerait les pratiques démocratiques), on peut combiner des stratégies. En mettant de la pression sur les compagnies technologiques, on peut les encourager à ne pas financer les producteurs des fausses nouvelles. Néanmoins, une grande responsabilité repose sur nos épaules: nous devons vérifier ce que l'on lit, et contester les mensonges que l'on rencontre. La situation nécessite aussi une mesure plus fondamentale: nous devons promouvoir le contact interculturel afin d'abaisser les partis pris qui divisent notre société. La protection de la vérité sera difficile, mais un monde sans vérité serait pire. ☹

ENTREVUE

## L'avenir du jeu vidéo

Le Délit rencontre deux étudiants d'ISART Digital, École de jeux vidéos à Montréal.

**Le Délit (LD):** *Martin Carrier disait le mois dernier sur Radio Canada que Montréal est en quelque sorte le Hollywood des jeux vidéo. Qu'est-ce qui rend Montréal si spéciale dans le domaine? Pourquoi avez-vous choisi de venir étudier ici en particulier?*

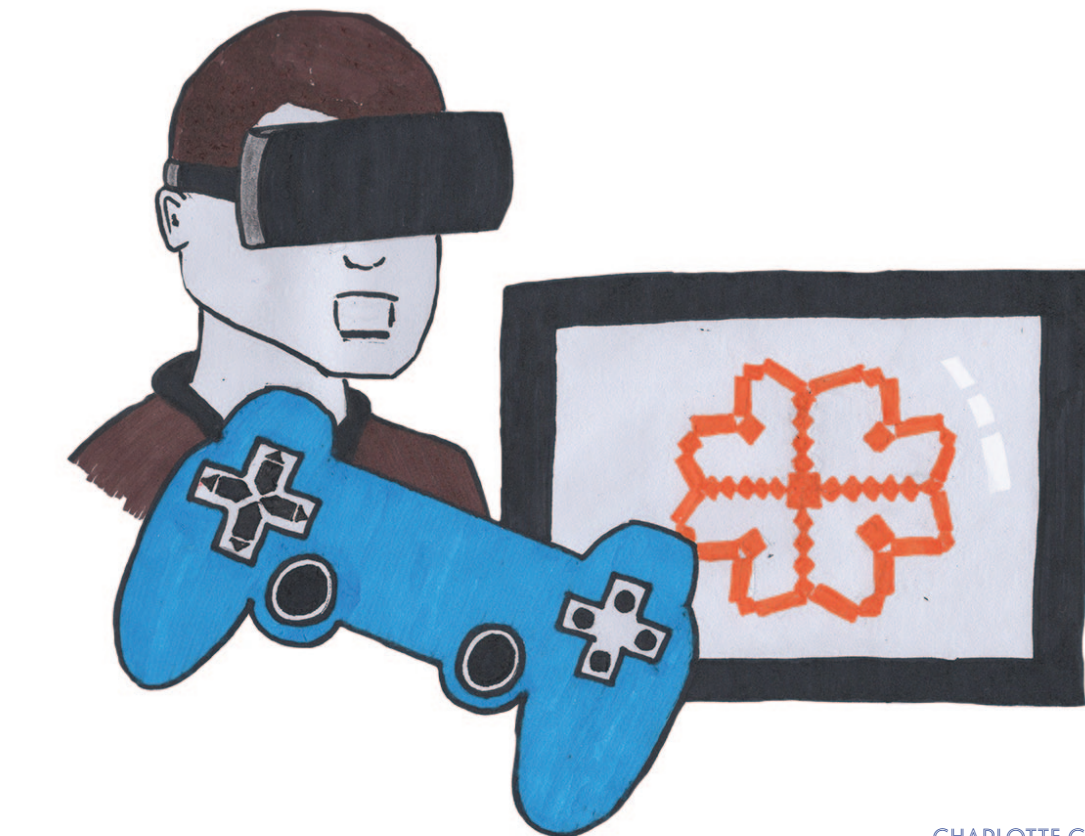
**Lucas Grillet (Artiste 3D):** Ici, l'industrie du jeu vidéo et du film est vraiment bien plus implantée qu'en France. Depuis l'arrivée d'Ubisoft, il y a quelques années, le gouvernement québécois et les banques ont pris le pas en versant des subventions ou en accordant des emprunts à de nouveaux studios prometteurs et indépendants. Beaucoup de spécialistes et d'écoles se sont concentrés à Montréal autour d'Ubisoft. C'est maintenant une ville incontournable pour débiter sa carrière. C'est la raison de ma venue ici, pour apprendre et travailler avec les meilleurs.

« Montréal est considérée comme un véritable Eldorado pour les développeurs de jeux »

**Clément Cairon (Concepteur de jeux vidéo):** Montréal est considérée comme un véritable Eldorado pour les développeurs de jeux. Montréal a compris l'importance du média, ce qui a attiré de nombreux studios à s'y installer, rendant le marché du travail plus développé et accessible qu'ailleurs. C'est pourquoi j'ai décidé d'y apprendre mon métier afin de pouvoir par la suite me donner la chance de travailler dans l'un des rares endroits où pionniers de l'industrie et nouveaux arrivants se côtoient autour de la même passion.

**LD:** *Vous nous avez fait essayer la VR (réalité virtuelle). Est-ce que vous pensez que la VR est le futur du jeu vidéo? Quels sont ses bons et ses mauvais côtés par rapport à d'autres supports?*

**Clément:** Le futur du jeu vidéo est flou, même pour les professionnels de l'industrie. Il est compliqué de s'imaginer de façon précise comment nous jouerons d'ici quelques années.



Avec l'arrivée de la VR, on est à même de proposer et de créer des expériences nouvelles et différentes des jeux «classiques». Pour l'instant, même les créateurs expérimentent encore avec l'outil, bien qu'il soit prometteur autant pour les utilisateurs que pour les développeurs, qui peuvent désormais inventer de nouvelles façon d'interagir avec un produit technologique de la sorte. La VR n'étant pas exclusive au jeu vidéo, il est possible qu'elle se démocratise dans beaucoup d'autres domaines, en médecine notamment.

**Lucas:** Pour l'instant, il y a beaucoup de contraintes: principalement le prix, l'infrastructure nécessaire, et la puissance de la machine qui limitent beaucoup le développement de jeu VR; mais après avoir mis le casque sur la tête, on comprend vite les enjeux et les possibilités de la technologie.

**LD:** *On parle beaucoup de jeunes qui s'engagent dans des études sans débouchés ou qui ont peur de ne pas trouver de travail à la sortie de leurs études. Le jeu vidéo est un marché en plein essor, est-ce que vous êtes confiants pour la suite?*

**Lucas:** C'est un marché avec énormément de débouchés et de possibilités de carrières. Par exemple, le pont entre le jeu vidéo et le monde du cinéma

(cinéma d'animation ou en prise de vue réelle avec CG) est toujours possible dans le monde de la 3D. Ce sont des études où le travail est intense et dense mais vraiment gratifiant. La marge de progression est rapide mais implique quelques concessions dans le rythme de vie. Au cours de nos études, on doit effectuer des stages, et après avoir passé beaucoup d'heures de travail, entendre un professionnel dire que «c'est du bon boulot» ou encore «c'est prometteur» sonne comme le plus doux des compliments.

L'industrie est en plein essor, et au vue de la technologie qui se développe à vitesse grand V, et des nouveaux outils, mécaniques et automatismes qui voient le jour chaque année, je suis convaincu que c'est un médium qui va continuer à croître et s'étoffer avec le temps.

**Clément:** Non seulement l'industrie du jeu est en expansion, mais plus globalement nos façons de vivre évoluent. On retrouve de plus en plus le phénomène de *gamification* dans des domaines initialement nullement reliés au jeu. Il y a des débouchés tant dans la création pure et dure de jeux vidéos que dans l'adaptation de certains mécanismes du médium pour notre vie quotidienne. Le jeu prend une place de plus en plus importante dans notre routine et

il est clair que la demande pour des personnes formées pour et capables d'imaginer ces ponts entre jeu vidéo et vie de tous les jours, est grandissante.

**LD:** *Cette année, les politiques ont adopté les jeux vidéo pour séduire les jeunes. Par exemple, les soutiens de Jean-Luc Mélenchon (candidat à la présidentielle française, ndlr) ont créé le jeu Fiscal Kombat, et une version de Flappy Bird avec Donald Trump et Hillary Clinton avait été créée pendant la dernière campagne présidentielle aux États-Unis. Que pensez-vous de cette utilisation du jeu vidéo? Est-ce que le jeu vidéo doit seulement servir à divertir, ou peut-il ou doit-il avoir d'autres usages?*

**Lucas:** Beaucoup de studios ou d'entreprises n'utilisent pas nécessairement le jeu vidéo que pour le divertissement, bien que ce soit la fonction principale du médium. De nombreux jeux servent à faire de la prévention, à apprendre des langues (comme *Influent*), ou à aider les personnes en dépression (comme *SPARX*). D'ailleurs, il y a quelques semaines, notre classe a reçu une offre de stage pour faire des jeux destinés aux enfants des hôpitaux canadiens, et ce n'est pas la seule opportunité de ce genre que l'on a reçu. Donc, le fait que des partis politiques, par exemple, utilisent le jeu vidéo

pour faire passer un message ou pour de la communication, ne m'étonne pas. C'est un média comme le cinéma, la musique, ou la photo, il ne se limite pas juste à plaire à l'œil ou divertir.

**Clément:** Il est important que le jeu vidéo ne reste pas cantonné à son rôle de divertissement. Comme n'importe quel autre média, il est un support qui permet la transmission d'émotions et de messages; on peut apprendre en jouant, se divertir, et bien sûr également forger son esprit critique. Un jeu vidéo reste un produit créatif avant tout dont le but de l'expérience incombe à ses créateurs. L'idée qu'un jeu puisse changer des mentalités peut sembler incongrue mais est loin d'être un conte de fées. L'approche ludique du média permet d'aborder des sujets bien réels sous de nouveaux angles par rapport à d'autres supports.

« L'interactivité permise par les jeux ouvre de nouvelles perspectives qui ne sont pas à la portée des médias classiques »

L'interactivité permise par les jeux ouvre de nouvelles perspectives qui ne sont pas à la portée des médias classiques, devant lesquels on se retrouve finalement plus spectateur que moteur d'une action. Il est certain que l'on ressent les choses différemment lorsqu'on les accomplit, même virtuellement, que lorsqu'on les lit ou voit, et qu'un jeu engagé peut avoir au moins autant, si ce n'est plus d'effet sur une personne qu'un article pertinent. Pour ce qui est du cas de *Fiscal Kombat* par exemple, on peut plus parler d'un coup de communication que d'un jeu engagé et destiné à faire réfléchir, mais il est certain que le média va de plus en plus être exploité à des fins politiques et critiques, pour le meilleur comme pour le pire. ☉

Propos recueillis par  
ELÉA LARRIBE  
Le Délit



## Un pari raté

*L'Amant Double* ou le double échec.

THAIS ROMAIN  
*Le Délit*

Ce thriller inquiétant et sulfureux mettant en vedette Jérémie Rénier et Marine Vacth insuffle rapidement une sensation suffocante de malaise. En adaptant très librement une nouvelle de Joyce Carol Oates (écrite sous son pseudonyme Rosamond Smith), le réalisateur François Ozon propose un film de genre qui glisse du *thriller* à l'horreur avec grotesque et grandiloquence. Un film clinique, chirurgical et grossier. Le scénario relate l'histoire de Chloé qui tombe amoureuse de son psychologue, Paul, qu'elle consulte pour un mystérieux mal de ventre chronique, décrit par des spécialistes comme psychosomatique. Lorsque les amants décident de s'installer ensemble, Chloé découvre que Paul a un jumeau caché, dénommé Louis.

### Une approche clinique

Dès la deuxième séquence de *L'Amant double*, un sexe de femme, béant et contraint par des instruments gynécologiques, se transforme en un énorme globe oculaire. Le décor est planté: le réalisateur désire savoir ce qui se passe dans le corps et la tête d'une femme. Ainsi, l'approche de François Ozon est frontale, froide voire clinique. Il ancre une hypothèse de division qu'il démultiplie: l'enchaînement des plans conduit à leur superposition, les divise ou les confronte, tandis que la présence de miroirs assoit parallèlement une dynamique de reflets et de dédoublements. *L'Amant double* navigue entre rêve et réalité,



cauchemar inconscient et éveillé, sexualité débridée et refoulée. Un récit freudien, faisant la part belle à la psychanalyse, au centre duquel se déploie la figure du double à travers le thème ordinaire de la gémellité.

### Un manque de finesse

Malheureusement, contraint par la pesanteur de sa forme, la lourdeur de la composition de ses cadres et ses références ostentatoires, Ozon ne génère pas la moindre ambiguïté ni subtilité. Tout est dit, sur-explicité et manque follement de finesse. Si François Ozon a eu envie de «pousser les curseurs un peu plus loin, après *Frantz*», soulignant la dimension «ludique»

du film, à l'évidence il échoue et pousse le ludique au ridicule. Jeux sur le double, les fantasmes sexuels, la gémellité... Le film ne recule devant rien mais avec lourdeur. Les performances du duo en tête d'affiche sont irréprochables, Marine Vacth joue à merveille la jeune femme inquiète et perturbée, tandis que Jérémie Rénier étonne dans un double rôle miroir dévoilant des recoins plus sombres de son jeu, qu'on lui laisse rarement l'occasion de montrer. Cependant, nous aurions aimé être davantage captivés par cette histoire à tiroirs dont le postulat de base éveillait pourtant grandement la curiosité. Les révélations sont finalement évidentes et la clé de tout cela nous apparaît décevante. ☹

# L'amour dans la guerre

Dieu, religion, et guerre: **Boukhrief** présente un amour impossible.

CLÉMENCE AUZIAS  
Le Délit

Dans *La confession*, le nouveau film de Nicolas Boukhrief avec Romain Duris et Marine Vach, le spectateur découvre l'histoire d'un amour impossible entre un prêtre et une jeune communiste. En arrière plan, on se retrouve dans un petit village français occupé par les Allemands pendant la seconde guerre mondiale, bien que le film soit centré sur les échanges entre le père Morin, interprété par Romain Duris, et la jeune Barney (Marine Vach). Le spectateur arrive à se laisser entraîner dans ce débat sur la foi, grâce au jeu excellent des acteurs et aux problématiques abordées.

## Un dialogue ouvert sur Dieu

Le public retrouve ici Romain Duris dans un rôle plus sérieux que ceux qu'il jouait les films de son début de carrière. Cependant, l'acteur garde malgré tout son style habituel, un air malicieux et un sourire en coin toujours présent. Son jeu d'acteur associé à celui de Marine Vach invite le public à entrer pleinement dans leur dialogue.

Ce dialogue est un échange sur la foi au long duquel les acteurs

se questionnent, se provoquent mutuellement et essaient de démontrer leurs idées par tous les moyens possibles. La tension croissante entre les deux personnages, de par l'amour impossible qui les unit, rend le film plus humain et lui donne une nouvelle dimension, lui permettant ainsi d'aller au delà d'une simple conversation.

Cet échange d'idées tout au long du film lui donne un aspect très réfléchi au film et surtout évite d'imposer une idée ou une autre. Les personnages échangent tandis que l'audience forme sa propre opinion sur le sujet, chacun pouvant interpréter les débats différemment en fonction de son éducation, son opinion déjà formée sur la foi et ses expériences passées.

## Quand la croyance semble difficile

Cependant, le dialogue du premier plan ne floute pas entièrement l'intrigue de l'arrière-plan. Le public est ramené à la réalité quand les Allemands fusillent des membres de la résistance, ou encore quand les Juifs que cache Barney sont arrêtés. Ces rappels permettent de se replacer dans le contexte sans trop d'emphase, et d'éviter que le film retrace la Seconde Guerre mondiale sans originalité.



Aussi, il permet de prendre en compte le rôle délicat d'un prêtre dans une telle situation. Il est censé faire preuve de miséricorde avec tout le monde, mais cela peut s'avérer difficile lorsque qu'il s'agit de confesser et d'accepter des généraux allemands tout comme de simples villageois, ou encore des communistes comme Barney.

Finalement, le réalisateur nous laisse sur une note de frustration

quand les deux personnages principaux ne laissent pas libre cours à leurs sentiments lorsqu'ils se quittent et refoulent leur désir d'être ensemble. Cela est presque mieux étant donné qu'ils restent ainsi tous deux fidèles à leurs valeurs: Barney, fidèle à son mari, prisonnier de guerre, et le Père Morin, fidèle à sa foi et à sa fonction.

Une belle leçon de foi donc, qui permet de réfléchir à l'existence

de Dieu avec calme et distance. Une belle leçon également sur la tolérance de l'opinion de chacun, puisque le Père Morin, tout autant que Barney, respectent pleinement leurs avis mutuels. Cela est important dans le monde actuel où les débats sur la religion séparent les peuples et les pays, à cause du manque de tolérance et de compréhension de l'autre. ☉

# Godard en crise d'adolescence

Pour le festival Cinémania, **Michel Hazanavicius** retrace la vie de **Godard**.

ALEXIA PETIT

Quand j'entre dans la salle de cinéma, Michel Hazanavicius est déjà sur l'estrade, partageant quelques anecdotes de tournage avec le public avant la projection du film. On lui demande comment Louis Garrel a réagi à l'idée de jouer Jean-Luc Godard, probablement un des cinéastes les plus notoires de la *Nouvelle Vague* avec François Truffaut. «C'est comme si on demandait à un catholique fervent de jouer Jésus», aurait-il répondu.

## La satire d'un géant du cinéma

Et en effet, Louis Garrel se métamorphose en Godard comme si le rôle était fait pour lui. Jamais sans ses lunettes aux verres fumés, Garrel/Godard s'énerve, s'impatiente contre son épouse Anne, traite tout le monde de con y compris lui-même, débite des énormités devant des amphithéâtres d'étudiants fulminants, mais son immaturité et son cynisme font rire le public, qui s'amuse de ses grotes-

ques crises de colère.

*Le Redoutable* ne prétend pas être un documentaire sur Godard, bien au contraire. Inspiré du roman *Un an après* d'Anne Wiazemsky, Michel Hazanavicius pastiche avec brio la grandeur du cinéaste et son ambition politique, le réduisant souvent à un homme dépassé par la force insurrectionnelle de la jeunesse qui l'entoure.

Véritable comédie dramatique aux échos révolutionnaires de mai 68, les détails portés sur l'époque sont remarquables, tout y est: les manifestations étudiantes, les communistes, la Sorbonne, les pénuries, la guerre du Vietnam, De Gaulle, les policiers, mais surtout une volonté de révolution sociale. Dans ce chaos apparent, Godard et Anne vivent les événements de mai 68 comme une révélation, du moins au début.

## Un drame sentimental

Pour Godard, le cinéma est mort, notamment le sien. Il faut maintenant faire du cinéma politique, sans attache, sans réalisateur et en démocratie. Sauf que cette



DIOR SOW

nouvelle image d'ex-bourgeois qui s'insurge ne plait ni à la critique ni au public, et encore moins à Anne, dont le quotidien se trouve trop souvent martelé de foudres railleuses et d'insultes, obligeant le couple à quitter les lieux, humiliés. Stacey

Martin incarne avec justesse cette femme tout juste sortie de l'adolescence, timide, douce mais transparente pour son mari, qui n'hésite pas à mettre de côté sa vie amoureuse pour se concentrer sur son travail d'artiste.

Le personnage d'Anne est atone, semblable à une ligne continue, ne déviant pas de sa trajectoire sur un cardiogramme plat. On aimerait la voir rire, hurler, sauter de joie, mais elle reste impassible, secondaire toute la durée du film, comme perdue sous l'emprise d'un antidouleur trop dosé. Ironiquement, c'est sa voix qui narre les faits, en opposition ultime avec l'incandescence enflammée de Godard à chaque dialogue.

Michel Hazanavicius relève avec panache le défi d'adapter à l'écran un roman autobiographique, réalisant un film à la fois drôle et touchant sur un Jean-Luc Godard déchu, frustré, épris de liberté sans avoir comment voler de ses propres ailes. Je suis entrée dans la salle en m'amusant de lui et ses enfantillages, pour mieux le détester lorsque les remerciements et le générique sont apparus à la fin sur l'écran noir.

«Que veux-tu, ainsi va la vie à bord du *Redoutable*.» ☉

# Trois zones en conflit, un combat

RIDM présente *Le pouvoir de demain*, dernier cru de la cinéaste engagée Amy Miller.

LOUIS ST-AIMÉ  
Le Délit

La réalisatrice Amy Miller n'a pas froid aux yeux, habituée comme elle est à filmer droit au front des luttes de justice sociale à travers le monde. Depuis 2009, elle tourne des documentaires engagés qui assume pleinement son parti pris sans pour autant verser dans la commisération avec ses sujets, piège dans lequel sont tombés d'autres documentaristes du genre, avant elle. Au contraire, Miller met l'accent sur les efforts collectifs déployés par les communautés pour tenir tête avec dignité aux systèmes qui les menacent.

Dans *Myths for Profit* (2009), elle avait examiné le rôle pas toujours innocent du Canada dans le commerce international de l'armement, alors que *The Carbon Rush* (2012) énumérait les effets

**« À chacun de ces endroits, les populations locales mettent en œuvre des réseaux solidaires pour résister aux affronts du conflit armé, de l'occupation, et/ou de la destruction écologique »**

pervers de la ruée vers les crédits de carbone liés à des projets «écologiques» douteux situés dans trois pays en voie de «développement». *No Land, No Food, No Life* (2013) traitait quant à lui des saisies de terre de paysans défavorisés au Mali, au Cambodge et en Ouganda. On peut donc dire que la native de Sudbury, Ontario s'est engagée à donner une voix aux communautés marginalisées dans des régions dont le grand public canadien n'entend que peu parler.

Dans *Le pouvoir de demain*, Miller a récupéré une formule qui avait très bien servie dans ses deux films précédents: elle a voyagé à trois points de conflits dans le monde pour y recueillir des témoignages passionnés et — plus que jamais — des images époustouflantes, ayant ici refait équipe avec le cinématographe Sylvestre Guidi qui avait également contribué à *No Land, No Food, No Life*.



SYLVESTRE GUIDI

Gaza

Le film commence dans le bloc opératoire de l'hôpital *Al Shifa* à Gaza, subitement plongé dans le noir par une panne de courant aussi débilante que fréquente dans le territoire enclavé, sous blocus israélien et égyptien. «*Le courant est coupé?*» demande un chirurgien en pleine opération. «*Dieu merci pour les batteries*», répond un autre quelques secondes plus tard alors que s'enclenche l'éclairage d'appoint, sombre mais suffisant pour continuer la procédure. Le personnel de l'hôpital doit composer chaque jour avec les contraintes énergétiques qui leur sont imposées: une analogie marquante de la dynamique de pouvoir asymétrique que Gaza subit depuis un demi-siècle sous le joug de l'occupation.

Arauca

Cette région éloignée de la Colombie serait l'une des plus militarisées au monde, selon des intervenants sur le terrain. Le «Plan Colombie» conclu avec les États-Unis en 1999 apportait à l'armée colombienne un important soutien américain devant servir, en théorie, à combattre les cartels de drogue et les insurrections de gauche. Dans les faits, elle «sécurise» les intérêts pétroliers de firmes transnationales venues exploiter les gisements pétroliers dans la jungle d'Arauca, au détriment des populations locales qui subissent l'injustice des saisies de terre et l'indignité de l'occupation militaire constante.

Rhénanie

Dans cette région du nord de l'Allemagne, l'extraction industrielle de la lignite (charbon brun), une des sources d'énergie qui contribue le plus aux changements climatiques en plus d'occasionner des pluies acides, est croissante depuis le retrait progressif du nucléaire annoncé par l'Allemagne en 2000. Le complexe minier à ciel ouvert en Rhénanie représente la plus grande source de carbone en Europe, alors qu'on sait déjà que 80% des gisements mondiaux d'hydrocarbures doivent rester sous terre pour limiter à 2 degrés la hausse de la température moyenne globale.

Problème global, solutions locales

À chacun de ces endroits, les populations locales mettent en œuvre des réseaux solidaires pour résister aux affronts du conflit armé, de l'occupation, et/ou de la destruction écologique. À Gaza, l'hôpital a installé, à l'instar des ménages palestiniens ayant les moyens d'en équiper leur maison, de puissants et dispendieux systèmes d'énergie solaire pour assurer les besoins de base de l'établissement. Exemple marquant: les produits sanguins devant être réfrigérés en tout temps, ce système d'appoint permet de sauver la réserve en cas de panne. Encore, le personnel doit assurer manuellement plusieurs

tâches qui seraient, autrement, assurées par des appareils déjà présents sur place.

**« C'est un choix judicieux ici que de céder la parole aux protagonistes qui racontent à la première personne les succès inspirants de leur communauté respective »**

Les habitant·e·s d'Arauca se mobilisent pour résister à l'invasion des pétrolières transnationales; forment des coopératives pour assurer tant les services publics de transport et d'aqueduc que la mise en marché des produits alimentaires locaux, et assurent un meilleur lendemain collectif aux habitant·e·s de la région. En Allemagne, on a mis sur pied plus d'une centaine de villages alimentés par la bioénergie alimentée de résidus agricoles et gérée par des coopératives locales. Au moment du tournage, des activistes participaient à un campement autogéré d'action sur le climat et à des actions directes de désobéissance civile sur le site et sur

la gigantesque machinerie de la mine. Un groupe s'appropriait aussi à occuper à long terme la cime des arbres d'une forêt millénaire menacée par l'expansion de la mine voisine.

Le pouvoir populaire: aujourd'hui et demain

Contrairement à *No Land, No Food, No Life* narré par la vedette de cinéma Neve Campbell, *Le pouvoir de demain* est commenté entièrement par les intervenant·e·s sur le terrain: médecins gazaouis, activistes colombien·ne·s et autres ingénieurs allemand·e·s, parmi d'autres. C'est un choix judicieux ici que de céder la parole aux protagonistes qui racontent à la première personne les succès inspirants de leur communauté respective. La caméra de Guidi fournit maints plans des plus lumineux, soigneusement composés et souvent d'une beauté remarquable. Miller, en tant que réalisatrice et productrice du film, évite donc le piège de la sur-dramatisation visuelle: un étalonnage plus sombre et l'inclusion de plus d'images-choc auraient pu susciter un sentiment de désespoir alors que ce film se veut au contraire un appel à la mobilisation affirmative. Comme dans les films précédents de Miller, le message qu'on retient en est un d'espoir: là où il y des schémas d'oppression, il y a aussi (et surtout!) un potentiel d'organisation citoyenne pour le bien de tou·te·s. ☉

**« Là où il y des schémas d'oppression, il y a aussi (et surtout!) un potentiel d'organisation citoyenne pour le bien de tou·te·s »**

# Cendrillon *charme* Montréal

L'Opéra de Montréal présente *La Cenerentola* de Rossini.

BAPTISTE RINNER  
*Le Délit*

Ce samedi 11 novembre, jour du Souvenir, a été aussi soir de première à Montréal, pour l'adaptation lyrique du conte de Cendrillon par Gioachino Rossini à la salle Wilfried-Pelletier. Le conte, connu de tous — notamment à travers la version de Charles Perrault, ainsi que du long-métrage d'animation des studios Walt Disney —, constitue l'intrigue pour cet opéra de Rossini, qui compte parmi les plus joués de son œuvre, derrière l'incontournable *Barbier de Séville*, produit en 2014 par l'Opéra de Montréal.

Dans *La Cenerentola* de Rossini, écrite en l'espace de trois semaines en 1816, avec un livret de Jacopo Feretti, la belle-mère cruelle de Cendrillon est remplacée par un beau-père bouffon, Don Magnifico (campé par Pietro Spagnoli), qui compte bien récupérer son rang et sa fortune en mariant l'une de ses deux filles reconnues, Clorinde (Lauren Margison) et Thisbe (Rose Naggar-Tremblay), à Don Ramiro (Juan José de Leon), qui réside dans un palais avoisinant. Le beau prince, curieux, rend visite à Don Magnifico en échangeant de rôle avec son laquais, pour confondre cette famille d'arrivistes. À son arrivée, déguisé, il tombe nez-à-nez et en amour avec



YVES RENAUD

Angelina la bien-nommée (Julie Boulianne), surnommée Cendrillon par une famille la condamnant au ménage. Après plusieurs péripéties, elle finira bien-sûr par épouser le prince.

#### Une production bien huilée

La mise en scène de Joan Font, chorégraphiée par Xevi Dorca, ne

pouvait pas décevoir le public montréalais, ayant été éprouvée dans plusieurs grandes villes d'opéra depuis sa création à Houston en 2007, et interprétée par de grands noms de l'art lyrique, tels Joyce Didonato et Juan Diego Florez. Le décor, sobre, permettait de jouer sur plusieurs niveaux, dédoublant les jeux d'apartés, et donnait une intimité à la scène, loin des extra-

vagances scéniques de *Samson et Dalila* présentés ici en 2015. Autre ingéniosité: la présence de six personnages de souris, qui, par leurs comiques de geste et de situation, ont grandement contribué à la dimension comique de cet opéra-bouffe. Le public montréalais a fort apprécié ces touches d'humour, à en juger l'ovation qu'ont reçu les six souris à la tombée du rideau.

#### Deux moments forts

Souffrant peut-être du manque d'air d'opéra mondialement connu — qui fait la véritable joie du dilettante et de l'amateur — cette production de *La Cenerentola* a tout de même connu deux moments forts, à en juger par la réaction du public. Le premier, porté par le personnage éponyme, a été la montée en carrosse de Cendrillon, carrosse apparu magiquement par l'entremise du mage Alidoro (Kirk Eichelberger). La mezzo-soprano Julie Boulianne, véritable star mondiale de l'opéra et ancienne mcgilloise — qu'on avait pu voir dans *Les noces de Figaro* à Montréal en 2011 —, est fulgurante, tout comme la mise en scène atmosphérique qui joue magistralement d'ombre et de lumière. Le second moment fort, clou de la soirée, a été le numéro de soliste de Juan José de Leon, au départ en carrosse de son personnage Don Ramiro, empreint d'humour et de force lyrique.

Saluons la programmation de l'Opéra de Montréal, qui continue son parcours à travers l'opéra-bouffe italien entrepris depuis plusieurs années déjà. *La Cenerentola* se place dans le haut du panier de productions inégalées ces dernières saisons. À voir, alors, jusqu'au 18 novembre! ☺

## EXPRESSION CRÉATIVE

### THÈME DE LA SEMAINE: LA RÉSISTANCE

#### FRAGRANCE PRIMITIVE

Ces cris grinçants que bredouillent les chuchotements  
« J'aimerais juste qu'on m'accepte »  
Elle répète, à tue-tête  
Que je me rase la tête, que je refuse la mode allumette, que je fume ma cigarette  
Chacun sa quête  
Si je veux garder mes poils et qu'elle veut porter le voile  
Ne me collez pas à la peau pour me dire que c'est pas beau

Retourne dans ton château à r'garder l'monde de haut  
De ton phare regarde tous les poissons dans l'eau  
Et amuse-toi bien, seul, de notre fardeau  
Ces harcèlements sont rongant jusqu'à la moelle  
On peint notre peine, et exposons la tienne  
Mais comme toutes vos conneries contemporaines  
Nos voix ne sont qu'une pauvre résonance sans conséquence  
En vitrine aujourd'hui : votre putain de fragrance primitive

ALINA LASRY  
*Le Délit*

FERNANDA MUCIÑO



## Jérémy Rénier voit double

L'acteur est à l'affiche de *l'Amant Double* présenté à Cinémania.

**L**e Délit (LD): Vous avez déjà travaillé plusieurs fois avec François Ozon à ce jour. Avez-vous ainsi eu l'opportunité d'être rattaché au projet dès les phases de pré-production ou avez-vous simplement embarqué au moment de la production? Quelle influence avez-vous eu sur le développement de votre personnage à l'écriture?

**Jérémy Rénier (JR):** Il y a toujours un peu un travail que le réalisateur demande en amont, des lectures, des répétitions. Au cours de travail, il y pas mal de choses qui changent, parce qu'en le jouant on se rend compte qu'il y a des choses qui ne marchent pas. En dehors de ça, tout était déjà écrit. Je suis arrivé assez tard sur le film en fait. Marine (Vach, qui joue le rôle de Chloé n.d.l.r.) était déjà impliquée dans le projet, que François avait déjà un peu mis en place. L'influence que j'ai eu sur mon personnage, c'était plutôt lors des répétitions où on a fait quelques ajustements, mais pas de gros changements.

**LD:** Quel genre d'ajustements avez-vous notamment fait dans le film?

**JR:** Des dialogues, des déplacements. Il y avait une scène notamment qui manquait selon Marine et moi. On trouvait qu'il y avait un écart entre le moment où Chloé vient chez Louis pour la première fois et la scène suivante: il y avait une première rencontre et tout de suite la fois d'après ils couchaient ensemble. Marine et moi trouvions cela un peu trop rapide, on a donc suggéré à François de rajouter une scène de provocation du désir avant de passer tout de suite à l'acte.

« Le but quand on joue un personnage c'est justement d'arriver à le comprendre »

**LD:** Comment était cette troisième collaboration avec Ozon?

**JR:** François est quelqu'un qui travaille très rapidement, il est toujours très exigeant, avec lui-même et avec l'équipe, il s'ennuie rapidement, donc avec lui il faut que ça aille vite! Il faut proposer, il faut avancer... Et en même temps c'est un terrain de jeu. C'est à dire qu'on peut essayer certains trucs, il a une relation très enfantine avec le cinéma, il se galvanise de tout ce qu'il passe et de ce qu'on lui propose. Mais ça il l'a toujours eu. Après chacun est différent en fonction des personnes qu'il a en face de soi. Ce que je veux dire, c'est que François et moi on se connaît depuis vingt ans maintenant, on a dépassé l'éta-



« L'important c'était de donner l'impression que tout est vrai, de faire croire à l'impossible, à l'incroyable »

pe où on se cherche, où on a besoin de se séduire artistiquement, on se connaît, donc il y certaines étapes qu'on peut sauter. J'ai confiance en lui, il a confiance en moi, du coup ça se fait assez naturellement.

**LD:** Il y a une atmosphère très années 70/80 dans le film, notamment à travers les couleurs et les matières des décors et costumes. Il semble aussi y avoir beaucoup de références aux films d'horreur cultes de l'époque — Psychose, Rosemary's Baby, The Shining. Est-ce que ces références et cette atmosphère, qui au final confèrent au film une qualité intemporelle, sont des effets recherchés?

**JR:** C'est une bonne question. Bon je ne suis pas le réalisateur du film, je sais que François a tout de suite voulu faire de ce film un thriller. Dans le thriller, il y a des codes de suspense définis à suivre, que ce soit Hitchcock, Lynch, Cronenberg ou Polanski, ils suivent ces codes. François voulait s'amuser avec ces codes-là, ceux du son, de la musique, des décors... Les décors étaient très importants pour lui, notamment les bureaux, que ce soit le bureau de Paul ou celui de Louis, il voulait que les bureaux aient une identité bien différente à l'image des personnages qui les occupent et qu'ils offrent une réflexion par rapport à l'intériorité des personnages. Le film est conçu du point de vue de Chloé, comment est-ce qu'elle traverse les choses, comment elle les perçoit à travers des fantasmes et les transforme au fur et à mesure du film. Et François s'est amusé à rendre cette ambian-

ce de plus en plus glauque. En ce qui me concerne en tant qu'acteur, il y a un moment où j'ai pu m'amuser un peu. Dans le délire que le personnage de Marine traverse, je pouvais m'amuser à mélanger un peu mes deux personnages pour essayer de perdre le spectateur et Chloé sur qui elle a en face d'elle. Après, l'important c'était de donner l'impression que tout est vrai, de faire croire à l'impossible, à l'incroyable, donc pour nous les acteurs, il fallait jouer les scènes sans se dire «tiens je suis dans un thriller» et justement éviter les codes.

**LD:** Beaucoup de critiques au festival de Cannes ont reproché à la majorité des films de la sélection d'être très cruels et froids vis-à-vis de leurs personnages, et l'aspect moralisateur de ces films. Que pensez-vous de ce point-de-vue et avez-vous jugé votre propre personnage à un moment du film?

**JR:** Pour ce qui est des retours de presse c'est toujours difficile. C'est marrant, j'étais à une radio ce matin et la critique faisait une critique d'un film. C'était bien car elle parlait des points qu'elle aimait bien et les points qu'elle n'aimait pas. Le but d'une critique pour moi n'est pas d'écraser une oeuvre, que ce soit un film, une peinture, un livre. C'est d'expliquer ce que l'auteur a voulu faire et après son immersion ou non. Mais de là à écraser ou à chaque fois vouloir absolument critiquer ou mettre des choses dans des cases... C'est dommage, parce que ça referme un peu les débats. Je ne sais pas par

rapport aux personnages, je n'ai pas vu tous les films de Cannes. Je peux parler du mien. Je n'ai pas jugé Paul et Louis. Le but quand on joue un personnage c'est justement d'arriver à le comprendre, comprendre pourquoi il réagit comme ça. Arriver à ne pas le juger, car quand tu juges tu deviens extérieur à ce qu'il vit et tu peux pas ingérer par quoi il passe et ce qu'il est en train de vivre. Le but c'est de le comprendre, et comprendre pourquoi il passe par là.

**LD:** Comparé au film Potiche où votre personnage avait beaucoup de contacts avec d'autres personnages, vous n'avez joué quasiment qu'avec Marine Vach (qui interprète Chloé). Comment avez-vous abordé ce duo et sa formation?

**JR:** C'était super. En plus François Ozon est derrière la caméra donc c'est lui qui cadre, ce qui est rarement le cas. Il y avait vraiment une synergie où on était tous les trois ensemble. C'était un film très intime, malgré le sujet et le côté horrifique. On était vraiment dans un espace de travail à trois, à se faire confiance tous les trois et à essayer des choses. On a chacun joué le jeu. Marine aussi était à fond. On était là pour cette oeuvre. C'était très agréable car nous étions soutenus et on se soutenait mutuellement.

**LD:** Qu'est-ce qui vous inspire à accepter un rôle? Est-ce que c'est le rôle en lui-même, les acteurs avec qui vous allez collaborer, le réalisateur ou une image globale?

**JR:** Je me rends compte en vieillissant que c'est instinctif. Si j'avais la chance de pouvoir toujours [faire les bons choix], car malheureusement parfois on fait des erreurs, ou on fait des films qui ne

sont pas les films qu'on avait imaginés. Souvent c'est quelque chose d'impalpable, je me rends compte que quelque chose me parle. Le sujet, la proposition d'un rôle que je n'ai pas fait, quelque chose qui s'anime en moi. Quelque chose qui m'excite, qui me taraude, un sujet que je ne connaissais pas, une mise à l'épreuve d'apprendre le piano, de partir dans un autre pays. Après oui, il y a le réalisateur forcément. Il y a les acteurs en face. C'est un tout, c'est un pari. Il y a des metteurs en scène où on se pose moins la question. François, qu'on aime ou qu'on n'aime pas son cinéma, c'est quelqu'un qui est intéressant. Il fait des vraies propositions, il est très versatile car il touche à tout. Du coup c'est facile de partir avec lui.

« Il y a (quand même) une envie de fantasmer, d'avoir des références, des lectures »

**LD:** Comment est-ce que vous préparez vos rôles? Est-ce que vous faites beaucoup de recherches, est-ce que vous suivez le mouvement, en parlez-vous avec le réalisateur?

**JR:** Ça dépend vraiment des films, des rôles et des réalisateurs. Il y a des réalisateurs qui n'aiment pas les répétitions. D'autres qui vont en faire pendant un mois. D'autres qui vont parler du rôle et t'en peux plus tu veux qu'ils se taisent et puis d'autres qui ne disent pas une phrase. Ça dépend, et puis après tu as des envies. Moi tout d'un coup je vais faire un film et me dire «ce film là je ne vais pas le préparer». Je vais y aller à l'instinct et me laisser porter parce que j'ai l'impression que pour ce personnage-là et ce genre de film il faut que j'aille dans telle direction. D'autres films je vais me dire qu'il faut que je le prépare en amont énormément pour avoir une certaine liberté. Pour ce film, j'ai travaillé beaucoup avec François et un coach car tout d'un coup ça me paraissait primordial pour ce projet. Ça varie, ça change tout le temps. Il y a quand même une envie de fantasmer, d'avoir des références, des lectures. Et parfois je peux tomber sur une série, trouver un personnage à un endroit qui m'intéresse par rapport au personnage que je vais créer après. Voir des choses c'est inspirant aussi. ☺

Propos recueillis par  
MAHÉE MÉRICA ET  
GRÉGOIRE COLLET  
Le Délit